









Ce livre est dédié à mes enfants  
et à mes petits-enfants...



EMMA LIZO

# LA MAISON EN BOIS



# Sommaire

Prologue.....	3
Mes racines et mon enfance.....	5
Ma jeunesse paisible .....	15
Ma vie d'adulte.....	25
Ma victoire.....	39
Les grands plaisirs de ma vie.....	53
Pour vous mes enfants.....	65
Arbre Généalogique.....	75



# *Prologue*

J'ai longtemps hésité avant d'appuyer sur le bouton.

Ce petit clic du magnétophone, c'est un drôle de son... un peu comme si je venais d'ouvrir une porte sur moi-même.

Si je parle aujourd'hui, ce n'est pas pour qu'on me lise dans des années, ni pour qu'on m'admire. Non... c'est pour vous, mes enfants, mes petits-enfants. Pour que vous sachiez d'où vous venez, et peut-être, pourquoi je suis devenue celle que je suis.

Vous m'avez toujours vue forte, souriante, en train de préparer un repas, de mettre des fleurs sur la table, d'organiser des vacances... Mais il y a des choses qu'on ne dit pas toujours, des émotions qu'on range bien au fond des tiroirs du cœur.

J'ai traversé une maladie, oui, vous le savez. Elle m'a fait peur, elle m'a fait douter. Et puis elle m'a aussi ouvert les yeux. Quand on revient de si près de la fin, on ne regarde plus la vie de la même façon. On a envie de se souvenir, de remercier, de transmettre.

Ce livre, c'est ma façon de le faire. Comme une grande lettre que je vous laisse.

Je veux que, plus tard, quand vous aurez des moments de doute, vous puissiez y puiser un peu de lumière. Parce que, malgré les blessures, j'ai eu une belle vie.

Alors voilà. Je vais vous la raconter.

En toute simplicité. Avec mes mots. Avec mon cœur.



Dans le jardin de Jeanne, cueillant des cerises 1958

# Mes Racines et mon Enfance

Je suis née en Normandie, dans un quartier tranquille où les maisons se ressemblaient un peu toutes, avec leurs volets bleus et leurs rosiers devant les fenêtres.

Ma mère disait souvent que la vie, là-bas, sentait la pluie et le linge propre. Elle avait raison. Les matins d'hiver, on voyait la buée sur les vitres et le ciel tout gris, mais à l'intérieur, il faisait chaud.

Le matin, maman tirait les rideaux en disant « on réveille la lumière ». Elle posait la bouilloire, essuyait la table avec un torchon humide qui avait l'odeur du savon de Marseille, puis elle me glissait une mèche derrière l'oreille. Je la revois souffler sur mon bol de lait chaud pour faire danser la petite peau qui se formait à la surface. Dehors, les pavés luisaient. Le facteur passait avec sa sacoche de cuir, et la boulangère, juste après, laissait la porte ouverte en grand pour que l'odeur du pain envahisse la rue.

Du côté de ma mère, il y avait Jeanne, ma grand-mère. Très croyante, oui, mais pas sévère : solide. Elle nouait son foulard avec un geste sûr, glissait son chapelet dans la poche de son tablier et disait : « Viens, on va parler un peu au Bon Dieu, il aime bien qu'on l'occupe. » Le dimanche, j'attrapais sa main. Elle avait la peau fine et tiède, avec des taches de rousseur que je prenais pour des miettes de soleil. J'aimais la messe pour la lumière des vitraux, surtout ; quand elle tombait en couleur sur mes doigts, j'avais l'impression que quelqu'un me choisissait pour me confier un secret.

Jean, son mari, était un homme étrange, un peu lunaire. « Il vit à son rythme », disaient les voisins. Son rythme, c'était celui des oiseaux et de la pluie. Il disparaissait parfois de longues minutes devant la fenêtre, une main appuyée au chambranle, et puis il revenait avec une remarque qui n'avait l'air de rien : « Aujourd'hui, le vent

tourne doucement à gauche. On aura un soir clair. » Il n'était pas bavard, mais il savait tout de la météo du cœur. Quand j'étais triste sans raison, il me tendait une orange. « Épluchela lentement. Les peaux blanches, c'est pour la patience. » Alors je pelais l'orange en spirale, je suçais le jus sur mes doigts et, sans comprendre pourquoi, la tristesse se calmait.

De l'autre côté, il y avait André, mon grand-père paternel. Lui, il faisait chanter le bois. Son atelier sentait la colle chaude, la cire et cette poussière fine qui scintille quand le soleil entre en biais. Les outils pendaient comme des cloches de métal ; chacun avait un nom, une histoire, une façon d'être posé. André travaillait lentement. Il passait la main sur le chêne comme on caresse une joue pour l'apaiser. Quand j'entrais, il levait à peine les yeux, souriait et disait : « Approche, Écoute. » J'approchais. « Écoute avec tes doigts. » Alors je posais la paume sur la planche, et il guidait mes mains. « Tu sens ? Le fil, la cicatrice, la nervure ? Le bois se souvient. Le bois, ça garde tout, Emma », disait-il. « Il garde les marques, les chocs, les cicatrices. Mais c'est ça qui fait sa beauté. »

Je hochais la tête sans vraiment comprendre ; plus tard seulement, j'ai su qu'il me parlait de la vie.

Yvette, ma grand-mère au rire clair, tenait le jardin comme on tient une maison de campagne entière dans un mouchoir carré. Elle cuisinait en fredonnant de petites chansons qui n'existaient que pour elle. Elle taillait les roses avec cette délicatesse des gens qui connaissent les épines. « On ne coupe pas, on propose », disait-elle en inclinant la tige entre le pouce et l'index. Dans sa bouche, les verbes étaient tendres. Les confitures mijotaient longtemps, à feu très doux, et la cuisine devenait une brume sucrée où flottaient des bulles d'enfance.

Je me souviens des grandes fêtes de famille : les tables alignées dans le jardin, les nappes à carreaux qui claquent un peu au vent, les verres dépareillés, les assiettes pleines, les bébés qu'on passe de bras en bras. Les adultes parlaient de



Collège 1964

récoltes, d'heures supplémentaires, de la voiture qui commençait à tousser ; nous, on attendait le moment des chansons. Après le café, quelqu'un tapait trois fois sur le bord d'un verre avec une fourchette, et ça y était : les voix se mettaient à tourner, l'une entraînant l'autre. Jean connaissait toutes les paroles, Yvette lançait la note, André battait doucement la mesure du bout des doigts sur la table. Je me sentais portée par quelque chose de plus grand que moi, comme si l'amour avait un souffle et que j'étais dans sa poitrine.

C'est là que tout a commencé, dans ce parfum de confiture et de sciure, de fleurs et de prière. Ces racines-là, je les sens encore au fond de moi. Je crois que j'ai commencé à aimer la nature avant même de savoir parler.

Chez mes grands-parents, au fond du jardin, se dressait le grand cerisier. Il avait des branches comme des bras ouverts. L'été, j'y passais mes journées. On posait l'échelle contre le tronc, elle grinçait un peu, et je grimpais prudemment, les genoux rougis par les écorchures. Les cerises étaient grasses et brillantes ; j'en remplissais mon panier, puis ma bouche, puis mes poches, un trésor rond qui teintait mes doigts de rouge.

"Tu vas finir cerise, ma fille !" riait Yvette en me montrant ma langue écarlate dans la cuillère.

Le soir, on alignait les noyaux sur le rebord de la fenêtre. Jeanne disait que ça portait bonheur de faire un vœu en soufflant dessus. Je fermais les yeux très fort et, petit à petit, mes vœux ont appris à ne pas faire de bruit.

J'aimais ces moments-là : simples, vrais. Le bruit des poules dans le poulailler, le claquement des volets quand le vent se levait, l'odeur de terre mouillée après l'arrosage, et le tac-tac régulier du couteau d'André sur l'établi. Il parlait peu. Quand je passais la tête par la porte de l'atelier, il me faisait signe de

la main, discret, comme si je risquais de faire fuir un oiseau. Un après-midi, il m'a appris à poncer un petit morceau de hêtre. « Tout doucement, toujours dans le sens du fil », répétait-il. La poussière dorée restait accrochée à mes doigts. « C'est le bois qui te fait confiance », a-t-il dit. Je me suis sentie importante.

Il y avait aussi les jours de marché. Jeanne prenait son cabas en osier, me coiffait d'un béret qui glissait toujours sur mes sourcils, et nous partions tôt pour choisir « ce que la terre a de meilleur aujourd'hui ». Les marchands faisaient chanter les noms : pommes reinettes ! poireaux du jardin ! oeufs tout frais ! La fromagère me donnait un petit bout de comté qu'elle appelait « la souris ». Nous rentrions en discutant du menu comme d'une affaire d'État. À la maison, Yvette écrivait parfois la liste des courses avec un crayon à papier très taillé ; j'aimais les miettes de bois qui tombaient sur la table et la petite poussière grise laissée par le graphite sur la peau.

Les saisons rythmaient tout. En hiver, la maison devenait une coquille. On calfeutrait les fenêtres avec des boudins de tissu, on posait une couverture pliée au pied du lit « au cas où la nuit oublierait d'être douce ». Je lisais près du poêle, les pieds glissés sous le ventre tiède du chat. Jeanne tricotait en faisant cliqueter ses aiguilles, et Jean, quand le givre dessinait des fougères sur les vitres, murmurait : « La glace a des mains, tu vois ? » Au printemps, on guettait la première primevère comme un courrier important. En été, le linge claquait dans le jardin, et Yvette disait que c'était « la musique des maisons ». En automne, on coupait les tiges mortes, on gardait les graines dans des petits sachets de papier, on rentrait les pots fragiles avec des précautions de nounou.

Une nuit, un orage a éclaté, brutal. La lumière s'est coupée. J'ai eu peur du silence épais qui suivait le tonnerre. André a allumé une lampe à pétrole ; la flamme

a fait danser des ombres sur les murs. Il m'a prise sur ses genoux.

— Écoute.

Au début, je n'entendais que mon cœur. Puis j'ai perçu la pluie sur les tuiles, régulière, presque rassurante.

— Tu vois, a soufflé André, il y a un ordre même dans la tempête.

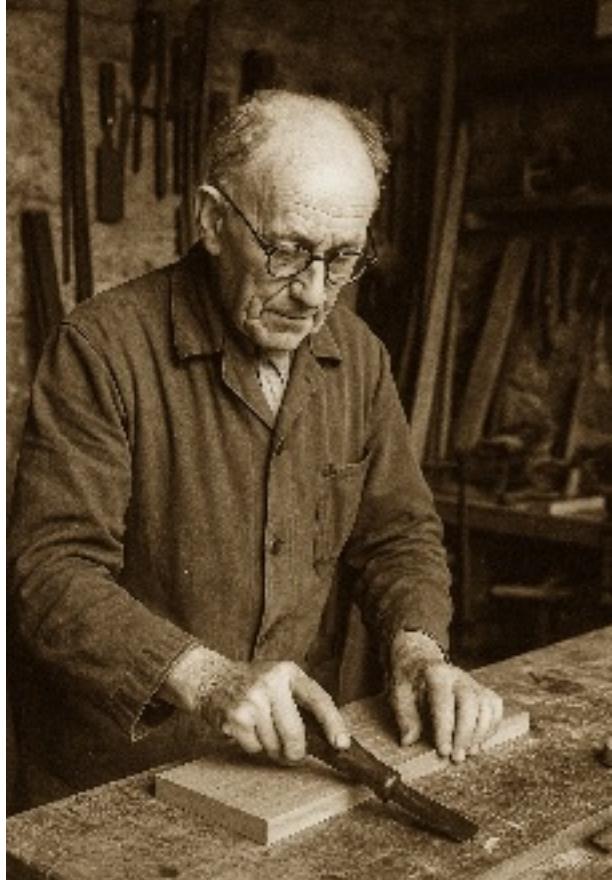
Depuis, quand tout s'agit trop fort, j'essaie d'écouter l'ordre secret au milieu du bruit.

Le soir, quand la cloche de l'église sonnait l'angélus, on rentrait. Jeanne préparait la soupe — potiron, pommes de terre, carottes — jusqu'à ce qu'elle devienne orange et douce. On parlait peu à table, c'était un silence qui repose, pas celui qui griffe. Après, on débarrassait sans se presser, en pliant les serviettes en carrés, et je filais mettre mon pyjama en éponge. Jean me racontait une histoire toujours un peu la même, qui changeait juste à la fin, selon l'humeur de la lune : un renard, une rivière, un pont. Je m'endormais au son du vent dans les volets, et parfois je croyais que la maison respirait en même temps que moi.

Parfois, en repensant à ces années-là, j'ai l'impression de sentir encore la cire de l'atelier d'André, la poussière du grenier où on jouait à la marchande avec des boutons en guise de pièces, la confiture chaude que Yvette laissait gonfler jusqu'au bord avant de la ramener d'un petit geste sec. Je revois la cour avec sa flaque qui, selon l'heure, devenait lac, mer, océan. Je me revois comptant les dalles, posant des pièges à escargots (qui n'attrapaient rien), faisant des maisons à mes poupées avec des boîtes à chaussures.

Un jour, j'ai cassé sans le vouloir un petit cadre que Jeanne aimait beaucoup. Le verre s'est fendu en étoile. Je croyais

André, dans son atelier



Yvette et ses roses



qu'elle allait se fâcher. Elle a soupiré, m'a regardée longtemps, puis a dit : « Eh bien, on aimera cette photo autrement. » Elle a enlevé le verre, remis la photo, et c'est tout. J'ai appris que certaines choses cassées peuvent continuer à vivre si on change la manière de les regarder.

Ces souvenirs sont mes fondations. Ils me rappellent que j'ai grandi dans un monde où les choses avaient un goût de vrai : on réparait, on rapiéçait, on disait bonjour, on partageait, on chantait un peu faux mais ensemble. Tout ce que je suis, aujourd'hui, vient de là : des cerises volées, des prières à mi-voix, des mains d'André sur le bois, des roses d'Yvette qui sentaient le soleil, du pas lent de Jean vers la fenêtre, du foulard de Jeanne qui claquait comme un drapeau de paix.

Je sais maintenant ce que voulaient dire les mots d'André : le bois garde tout. Moi aussi, je garde tout. Les traces, les chocs, les cicatrices. Et c'est cela, je crois, qui fait la beauté d'une vie : ce qu'on en fait avec nos mains, doucement, longtemps, dans le sens du fil.



# Ma jeunesse paisible

L'école... c'était tout un monde.

Pas très grande, avec ses murs gris et sa cour qui résonnait comme une casserole quand il pleuvait. On y entrait en rang, les tabliers bleus bien fermés dans le dos, et les cheveux tirés avec des rubans que les mamans repassaient le matin.

Je revois encore la maîtresse, Mademoiselle Durand. Elle sentait la lavande et la craie. Elle tapait parfois sur la table avec sa règle en bois, mais jamais pour faire mal. C'était pour le rythme, disait-elle, pour que "les mots rentrent dans la tête comme une chanson". Elle avait raison : j'ai appris à aimer les mots à ce moment-là.

On écrivait à l'encre violette, et on essuyait les bavures avec du papier buvard. Il y avait toujours une odeur de gomme et de soupe dans les couloirs. J'étais bonne élève quand ça m'intéressait. L'histoire, j'adorais ça. Les reines, les voyages, les guerres, les gens qui changeaient le monde. J'écoutais comme si on me racontait un film. Les maths, beaucoup moins.

À la récré, on jouait à la corde à sauter, on échangeait nos billes, nos morceaux de pain sucré, nos secrets. Mes amies, c'étaient Claire, Louise et Marie. On se connaissait depuis toujours. Claire, c'était l'intrépide, celle qui grimpait aux arbres et qui répondait à la maîtresse sans peur. Louise, la rêveuse, avec des nattes blondes et un rire qui montait haut. Marie, sérieuse, attentive, toujours à vérifier qu'on ne faisait pas trop de bêtises.

Je me tenais souvent entre les trois. Ni trop sage, ni trop audacieuse. Un pied dans l'ordre, l'autre dans le vent.

Et puis, il y avait Louis.

Je l'avais rencontré à six ans, le jour où il m'avait tendu une bille bleue. Il avait dit :

— *Tiens, garde-la. C'est un porte-bonheur. Quand je serai grand, je te construirai une maison en bois.*

J'avais ri, un peu gênée, mais je l'avais gardée, cette bille. Cachée dans une boîte à secrets, entre une plume, une image pieuse et un caillou en forme de cœur.

Les années ont passé. Et moi, j'ai grandi. Pas très vite, pas très fort, mais sûrement.

J'avais quinze ans quand j'ai eu le droit à ma première sortie entre filles. Une vraie, pas juste un passage à la boulangerie. C'était la kermesse du village d'à côté. J'avais mis ma plus jolie robe, une robe à fleurs, avec une ceinture nouée dans le dos et j'avais piqué du parfum dans la chambre de ma mère. Claire m'avait prêté un peu de rouge à lèvres. "Juste une touche, ça se voit pas", avait-elle dit. Évidemment, ça se voyait.

On est parties toutes les trois, en riant, en se tenant par le bras. On se croyait grandes. Le bal avait lieu sur la place, sous des guirlandes d'ampoules multicolores. L'accordéon jouait des airs entraînants. L'odeur de barbe à papa se mêlangeait à celle du foin.

Au début, on n'osait pas danser. On faisait semblant de regarder les stands, mais nos yeux allaient toujours vers les garçons regroupés près du manège. Des blousons trop grands, des cheveux brillants de brillantine, des rires un peu forts pour se donner du courage.

C'est là qu'un garçon s'est approché. Il s'appelait Patrick, je m'en souviens comme si c'était hier. Il m'a dit :

— *T'as pas peur de salir tes chaussures si on danse ?*

Je crois que je n'ai même pas répondu. J'ai juste hoché la tête. On a dansé maladroitement sur une valse un peu

rapide. Il sentait le tabac froid et la menthe. J'avais les joues rouges, les mains moites, le cœur prêt à sortir de ma poitrine.

Quand la chanson s'est arrêtée, il m'a dit :

— *T'es jolie quand tu rougis.*

Et il est reparti. Simplement. J'ai mis toute la soirée à m'en remettre.

Sur le chemin du retour, Claire nous taquinait : "Alors, t'as trouvé ton amoureux ?" J'avais répondu non, mais au fond, j'avais senti quelque chose. Pas de l'amour, non. Quelque chose de plus flou : la découverte d'un monde qui commençait à s'ouvrir.

L'année suivante, j'ai passé mes premières vacances seule. Enfin, presque. J'étais partie deux semaines chez ma cousine Annie, en Bretagne. Elle était un peu plus âgée que moi, et ses parents, plus souples que les miens. Là-bas, j'ai découvert ce que c'était que la liberté.

On allait à la plage en vélo, les cheveux au vent. On laissait nos sandales dans le panier et on filait jusqu'à la mer, les mollets brûlants, le soleil plein les yeux. Les journées s'étiraient à n'en plus finir. On rentrait tard, la peau salée, les joues roses, les rires plein la gorge.

Un soir, Annie a proposé :

— *Et si on faisait un bain de minuit ?*

J'ai dit non, d'abord. J'étais trop timide. Puis elle a rigolé :

— *Allez, Emma ! On ne vit qu'une fois !*

Et je l'ai suivie.

La mer était noire, le ciel plein d'étoiles. On a couru dans l'eau



en hurlant de froid. J'avais peur qu'on nous voie, peur de tout, mais c'était grisant. On riait, on nageait, on se sentait vivantes. Quand on est sorties, on s'est emmitouflées dans nos serviettes, on s'est assises sur le sable mouillé et on a regardé la mer sans parler. C'était ça, je crois, le vrai début de ma liberté.

C'est aussi là-bas que j'ai eu mon premier baiser. Pas avec Louis, non — avec un garçon du coin, Michel. Il avait une mobylette bleue et un sourire de travers. Il nous avait vues passer devant la boulangerie et nous avait proposé de faire un tour. Annie, intrépide comme toujours, a accepté tout de suite. Moi, j'ai fait semblant de réfléchir, mais j'avais déjà envie de dire oui.

On est montées derrière lui, chacune notre tour, les cheveux au vent, le cœur dans la gorge. C'était bruyant, ça sentait l'essence et la mer. Et puis, un soir, il m'a raccompagnée jusqu'à la maison. Il m'a dit :

— *T'as du sable sur les joues.*

J'ai voulu l'essuyer, mais il a posé sa main sur la mienne. Et là, simplement, il m'a embrassée. Un baiser maladroit, un peu trop rapide, un peu trop salé. Mais je m'en souviens encore.

Je n'ai jamais revu Michel après cet été-là. On s'est écrit deux lettres, puis la vie a repris son cours. Pourtant, chaque fois que je sens l'odeur de l'essence ou du vent chaud sur la peau, c'est lui que je revois.

Quand je suis rentrée, mon père m'a trouvée “changée”. Il avait raison. Je ne savais pas comment le lui dire, mais j'avais grandi.

Je me tenais un peu plus droite, je souriais un peu autrement. Ma mère l'a remarqué aussi, mais elle n'a rien dit. Elle s'est contentée de me regarder en souriant, en rangeant

le linge.

L'année d'après, on a eu nos premières mobylettes, nous aussi. Pas neuves, évidemment. Des vieilles Peugeot repeintes par le cousin de Claire. On s'en servait pour aller jusqu'à la rivière, juste après le champ du père Thomas. On cachait nos maillots sous nos jupes et on partait en catimini.

On se baignait dans l'eau froide, on riait, on hurlait quand une grenouille passait près de nous. Parfois, un groupe de garçons arrivait de l'autre côté du champ. On faisait semblant de ne pas les voir, mais on les voyait très bien. Ils plongeaient du rocher, ils faisaient les malins. On faisait les indifférentes. On savait très bien le jeu.

Une fois, la police municipale nous a surprises à rentrer trop tard, toutes les trois sur la même mobylette. Le lendemain, mon père m'a passée un savon dont je me souviens encore. "Tu crois que la vie, c'est un cirque ?" Il était furieux. Moi, je pleurais, mais au fond, j'étais fière. C'était ma première vraie bêtise.

Ces années-là ont filé vite, trop vite. Les études, les petits boulots d'été, les soirées improvisées autour d'un transistor. On refaisait le monde sur des nappes en papier, en buvant du sirop de grenade à la terrasse du café. On se croyait adultes, mais on ne savait rien de la vie.

Je me souviens d'un été où Louis est réapparu, un peu par hasard. Il aidait son père sur un chantier près de la gare. On s'est croisés dans la rue. Il avait grandi, bronzé, changé. Moi, je n'étais plus une enfant non plus. Il m'a reconnue tout de suite.

— *Emma ?*

J'ai eu un temps d'arrêt.

— *Louis* ?

On a parlé un peu, vite, maladroitement. Il a ri. Le même rire qu'autrefois.

Je suis rentrée le cœur battant, avec cette impression étrange qu'un fil, longtemps oublié, venait de se retendre d'un coup.

Je ne le savais pas encore, mais cette petite rencontre, anodine sur le moment, venait de relancer quelque chose.

Une promesse faite dans une cour d'école, une bille bleue au fond d'une boîte.

Il y a des liens qu'on ne coupe jamais. Ils dorment, c'est tout.

Quand je repense à cette période, je me vois marcher entre deux mondes : celui de l'enfance qui s'éloigne et celui de la vie d'adulte qui approche sans prévenir. J'étais curieuse, rêveuse, maladroite. J'avais peur et envie en même temps.

C'est ça, la jeunesse, je crois. On ne sait pas ce qu'on cherche, mais on sent que c'est là, tout près. Il suffit juste d'oser avancer.

Tu sais, quand j'y repense aujourd'hui, j'ai l'impression que ces années-là, c'était un grand brouillon avant la vraie vie. On cherche, on efface, on recommence, on croit tout savoir et on ne sait encore rien.

Mais c'est aussi là que j'ai compris des choses essentielles, sans le savoir tout de suite.

J'ai appris qu'on peut aimer sans le dire, et que parfois, les silences parlent plus juste que les mots. J'ai appris qu'on peut désobéir un peu sans devenir mauvaise, qu'il faut des détours pour trouver sa route.

J'ai appris que la liberté, c'est pas seulement de faire ce qu'on

veut — c'est de se sentir vivante, vraiment, même pour une minute, même si on tremble. Comme ce bain de minuit, ou ce baiser volé, ou cette peur d'être grondée mais le cœur battant de joie.

Si je ferme les yeux, je me revois : quinze, seize, dix-sept ans... les cheveux pleins de vent, les mains tachées d'encre, les joues rouges du froid et du rire. Je croyais que le monde m'attendait. Et il m'attendait, oui, mais pas comme je l'imaginais.

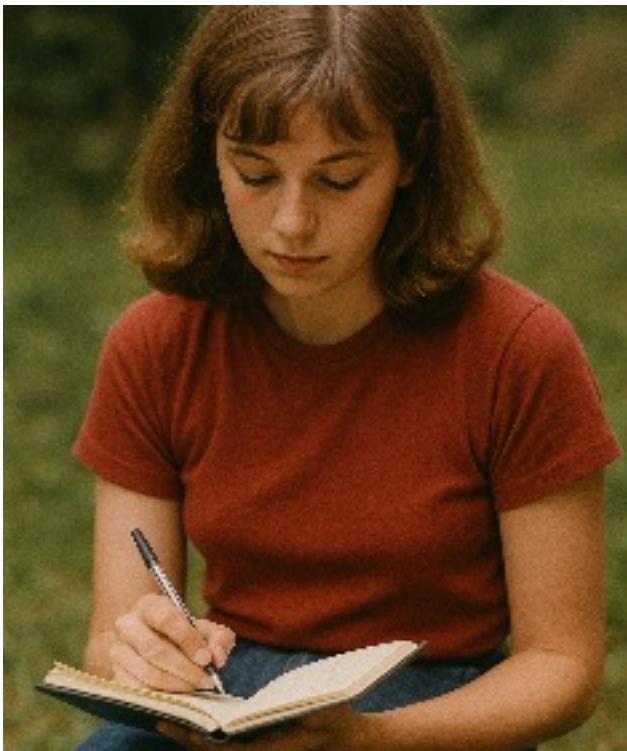
Ce que je donnerais pour revivre une journée de cette époque... juste une.

Pas pour recommencer, non. Pour ressentir à nouveau cette légèreté. Ce moment où tout est encore possible, où la vie n'a pas encore choisi sa forme.

J'aimerais que mes petits-enfants le sachent : la jeunesse, ça ne se comprend pas quand on la vit. Ça se comprend plus tard, quand elle est partie.

Et même si on la laisse filer, elle laisse en nous quelque chose d'indestructible.

Une façon de sourire, de rêver, de ne jamais être tout à fait vieille.



L'écriture, la passion de mes 18 ans.

# Ma vie d'adulte

Je crois que les plus grandes choses commencent souvent sans qu'on s'en rende compte. Ce jour-là, je ne pensais pas vivre un tournant. C'était une simple foire à Caen, un dimanche de printemps. Le genre de journée où tout semble banal : les enfants qui courent, les haut-parleurs qui grésillent, l'odeur de barbe à papa qui colle aux doigts. J'étais venue avec une amie pour regarder les stands. Et puis, il y a eu cette voix derrière moi :

— Salut Emma !

Je me suis retournée. Et c'était lui. Louis.

Il portait un uniforme militaire, un peu trop large, un peu froissé, mais ses yeux n'avaient pas changé. Toujours cette lumière claire, ce mélange d'assurance et de maladresse. Il a souri, j'ai eu envie de rire et de pleurer en même temps. On s'est parlé comme si on s'était quittés la veille. Il m'a demandé :

— Tu as encore ta bille bleue ?

J'ai répondu en souriant :

— Peut-être bien... et toi, tu as commencé ta maison en bois ?

On a ri, et tout est revenu. L'enfance, la promesse, la confiance naïve.

On s'est revus quelques jours plus tard, autour d'un café. Puis d'autres fois encore. Chaque rencontre semblait suspendue, un peu en dehors du temps. On parlait de tout : de nos familles, de nos envies, de ce qu'on voulait faire plus tard. Moi, je rêvais d'un travail stable, d'une maison claire, d'une vie tranquille. Lui, il parlait de liberté, d'aventures, de projets à construire.

Il me regardait avec ce mélange de curiosité et de douceur

qui vous fait baisser les yeux. Il avait cette manière de rendre les choses simples.

Les mois ont passé vite. Et puis un soir, sur un banc près de la Seine, il m'a dit, d'une voix calme :

— Emma, tu crois qu'on pourrait faire un bout de chemin ensemble ?

J'ai ri, un peu gênée. J'ai dit :

— Tu parles de quelle distance, exactement ?

— Toute la vie, si possible.

Et je crois que c'est à ce moment-là que j'ai su. Pas besoin de grands discours, ni de preuves. C'était lui. Tout simplement.

Notre mariage a été à notre image : simple, sincère, joyeux. Une robe cousue par ma mère, des fleurs du jardin d'Yvette, un repas sous une tonnelle de fortune. Le photographe était un cousin qui avait emprunté l'appareil du voisin. Il faisait beau, la lumière était douce, les enfants couraient partout. J'ai dansé, j'ai chanté, j'ai ri jusqu'à en avoir mal aux joues. Ce jour-là, j'ai senti que la vie commençait pour de vrai.

Les premières années ont été rudes mais heureuses. On avait peu de moyens. On a vécu d'abord dans un petit appartement au-dessus d'une épicerie, avec un chauffage capricieux et un plancher qui grinçait à chaque pas. On récupérait des meubles chez la famille : une table bancale, des chaises qui ne se ressemblaient pas, un canapé râpé mais confortable. Louis travaillait beaucoup. Moi, je faisais de la comptabilité dans un cabinet médical. Les fins de mois étaient serrées, mais on y arrivait toujours.



Le soir, on s'asseyait sur le balcon minuscule. On partageait un verre de vin et un silence heureux. On parlait de ce qu'on ferait plus tard : acheter une maison, avoir des enfants, planter un cerisier. Le monde nous semblait grand et plein de promesses.

Quand Mathieu est né, tout a changé. J'étais terrorisée à l'idée de ne pas savoir m'y prendre. Je me souviens du premier soir à la maternité, seule dans la chambre, à le regarder respirer. J'avais peur qu'il s'arrête de bouger. J'ai passé la nuit à poser ma main sur sa poitrine pour sentir son cœur. Le lendemain, quand l'infirmière est entrée, j'étais épuisée mais comblée. Elle a souri :

— On voit que c'est votre premier.

Oui, c'était mon premier. Et j'avais l'impression d'avoir mis au monde tout l'univers.

Les premiers mois, je me sentais dépassée. Entre les couches, les lessives, les pleurs et la fatigue, j'avais parfois envie de fuir. Mais quand Mathieu a souri pour la première fois, j'ai tout oublié. Il avait ce sourire tranquille, celui de son père. C'est à ce moment-là que j'ai compris ce que c'était, aimer sans condition.

Trois ans plus tard, Julie est arrivée. Une tornade joyeuse. Elle pleurait fort, riait fort, vivait fort. Si Mathieu était calme, elle était feu. Toujours en mouvement, toujours à poser des questions. "Pourquoi le ciel est bleu ?" "Pourquoi les adultes sont fatigués ?" "Pourquoi on doit dormir ?" Je répondais comme je pouvais. Elle m'a appris la patience, la vraie. Celle qui ne se dit pas, qui se respire.

Nos journées étaient bien remplies. Louis partait tôt, revenait tard. Il travaillait dans une petite entreprise d'électricité, il rêvait de se mettre à son compte. Moi, je jonglais entre le travail et les enfants. J'avais repris un

poste à l'INSEE. Les chiffres, ça me rassurait. C'était carré, logique, prévisible. À la maison, rien ne l'était.

On vivait modestement, mais avec beaucoup d'amour. Les soirs d'hiver, on se retrouvait tous les quatre autour de la table. Mathieu racontait sa journée d'école, Julie inventait des histoires incroyables. Louis faisait semblant d'écouter mais je voyais bien qu'il rêvait déjà de son atelier, de ses projets.

Un jour, il est rentré avec un air décidé.

— Emma, j'ai trouvé un local. Pas grand, mais suffisant pour commencer.

— Commencer quoi ?

— Mon entreprise. "Élec Service Bertrand". Qu'est-ce que t'en dis ?

Je l'ai regardé, un peu inquiète.

— C'est risqué.

Il a haussé les épaules.

— La vie l'est aussi.

Alors j'ai dit oui. Parce que je croyais en lui.

Les débuts ont été difficiles. Les clients tardaient à payer, le téléphone sonnait sans arrêt. J'ai fini par le rejoindre pour l'aider. Je faisais la comptabilité, les devis, les relances. On travaillait côte à côte, parfois tard dans la nuit, une tasse de café à la main. Parfois, on se disputait, bien sûr. Je le trouvais trop tête, il me trouvait trop prudente. Mais on finissait toujours par rire.

Je me souviens d'une soirée, au cœur de l'hiver. Il neigeait



dehors, les enfants dormaient, et nous, on remplissait des classeurs au milieu du salon. À un moment, Louis a levé la tête et m'a dit :

— Tu sais, je crois qu'on l'a, notre maison en bois.

J'ai ri :

— Sans bois, sans clous, mais solide quand même.

C'était vrai. Notre maison, c'était nous.

Les années ont filé comme ça, rythmées par le travail, l'école, les vacances, les rires et les factures. J'ai souvent eu peur de ne pas tenir le rythme, de ne pas être une assez bonne mère, une assez bonne épouse, une assez bonne employée. Mais à la fin de la journée, quand je voyais mes enfants endormis, je me disais que c'était déjà beaucoup d'être là, présente, de faire de mon mieux.

Nos dimanches étaient sacrés. Le matin, on allait au marché. Les enfants aimaient ça : le marchand de poulets rôtis, la fromagère qui leur donnait un petit bout de comté, les odeurs de pain chaud. L'après-midi, on se promenait au bord de l'Orne. Louis lançait des galets dans la rivière, Mathieu essayait de les imiter, Julie ramassait des feuilles qu'elle glissait dans son manteau. Moi, je les regardais. Je me disais que j'étais riche de ce que j'avais, même sans m'en rendre compte.

À la maison, j'avais mes petites manies. J'adorais les boîtes à musique. J'en achetais une à chaque fois qu'on partait quelque part. L'une jouait La vie en rose, une autre Ave Maria. Louis se moquait gentiment :

— Tu vas finir par ouvrir un musée.

— Oui, mais ce sera un musée qui chante.

Je crois qu'il aimait bien, en vérité. Parfois, le soir, il en remontait une, juste pour me voir sourire.

J'avais aussi mes poupées en porcelaine. Une passion un peu étrange, je sais. Mais j'aimais leur visage calme, leur regard fixe. Elles me rappelaient mon enfance, mes grands-parents, le temps qui passe sans bruit. Je leur parlais parfois, en rangeant la maison. Louis disait que j'étais "sentimentale avec style". Il n'avait pas tort.

On voyait beaucoup nos amis à cette époque. Des repas à rallonge, des apéros qui finissaient tard, des enfants qui s'endormaient sur le canapé. Il y avait Mireille et Jean, nos voisins du lotissement. Elle travaillait dans une mairie, lui dans un garage. Ils étaient devenus comme une deuxième famille. On s'aidait, on se prêtait des outils, des recettes, des bras quand il fallait repeindre une pièce. Ces amitiés-là, c'est du ciment, pas du décor.

Je me souviens d'une soirée d'été. On avait installé une grande table dans le jardin. Les lampions pendaient entre les arbres. On avait sorti la radio, la musique flottait doucement. Les enfants couraient pieds nus. À un moment, Louis m'a tendu la main :

— Allez, viens danser.

J'ai protesté :

— Devant tout le monde ?

— Oui, pourquoi pas ?

Alors j'y suis allée. On a dansé lentement, maladroitement, sous les rires de nos amis. Et j'ai pensé : voilà, c'est ça, le bonheur. Pas les grandes choses. Juste ce moment-là.

Les années ont continué à s'empiler, comme des assiettes qu'on range avec soin. Mathieu a grandi, est devenu un jeune homme posé, réfléchi. Julie est restée vive, curieuse, un peu têtue. Et puis, un jour, contre toute attente, Léa est arrivée. J'avais trente-huit ans. Une surprise. Une peur, aussi. Recommencer si tard, je ne savais pas si j'en aurais la force. Mais quand je l'ai tenue dans mes bras, j'ai compris que la vie me faisait un cadeau. Un dernier tour de manège.

Avec Léa, j'étais une autre mère. Plus patiente, moins inquiète. J'avais appris à relativiser. Je profitais de chaque instant. Les réveils de nuit, les biberons, les promenades au parc, tout me semblait précieux. Les grands étaient ravis, et Louis, plus attendri que jamais. Il la portait sur ses épaules, lui apprenait à faire du vélo, bricolait pour elle une cabane au fond du jardin.

Notre maison, d'ailleurs, on l'avait enfin achetée. Pas en bois, non, mais jolie, avec des murs blancs et un cerisier dans le jardin, comme un clin d'œil à mon enfance. J'avais choisi les rideaux, les couleurs, les cadres. Louis avait installé des étagères pour mes boîtes à musique. Le soir, quand tout le monde dormait, je restais parfois seule au salon, une tasse de tisane à la main. J'écoutais le tic-tac de l'horloge, le vent contre les vitres, la respiration tranquille de la maison. Et je me disais : c'est ça, être bien.

Bien sûr, tout n'était pas toujours rose. Il y avait les factures, les journées trop longues, les colères, les silences. Les enfants grandissaient, prenaient leurs distances. Parfois, Louis et moi, on se disputait pour des bêtises : une lumière oubliée, une remarque mal prise. Mais au fond, on s'aimait. D'un amour usé, solide, qui ne se dit pas tous les jours mais qui se voit dans les gestes.

Je me rappelle un soir d'hiver. On avait eu une grosse engueulade. Je ne me souviens même plus pourquoi. Il était sorti fumer sur la terrasse. J'étais restée dans le salon, les bras

croisés, la gorge serrée. Et puis, après un moment, il est revenu, a posé une tasse de chocolat chaud devant moi, et a dit simplement :

— Tu veux qu'on regarde un film ?

J'ai levé les yeux. Il souriait. C'était sa manière à lui de s'excuser. On n'a plus parlé de cette dispute. On a juste regardé le film. Parfois, c'est tout ce qu'il faut.

À cette époque, je courais beaucoup. Entre le travail, la maison, les enfants. Je me plaignais souvent de manquer de temps. "Quand j'aurai le temps, je ferai ceci ou cela." Et puis un jour, j'ai compris qu'on ne l'a jamais, le temps. Il faut le prendre. Le voler, même, un peu chaque jour.

Alors j'ai commencé à ralentir. À m'arrêter pour regarder les fleurs du jardin, pour lire quelques pages, pour appeler une amie. J'ai commencé à dire non, aussi. Non aux obligations, aux gens qui épuisent, aux soirées où l'on fait semblant. Ça, c'est un luxe qu'on apprend tard.

Louis et moi, on a beaucoup voyagé en pensée avant de pouvoir le faire en vrai. On parlait de la mer, des montagnes, de la Grèce. Un jour, il a dit :

— Quand les enfants seront grands, on partira. Juste nous deux. Promis.

Et j'y croyais.

Il y avait des soirs où je le regardais bricoler, concentré sur une lampe, une planche, un moteur. Il parlait peu, mais il était là. Cette présence tranquille, c'est ce qui m'a portée toutes ces années.

Parfois, je me dis que la vie, c'est un chantier qu'on n'achève jamais. On pose une planche, on la redresse, on recommence.

On croit avoir fini, et puis non, il reste un clou, une vis, un détail à ajuster. Mais quand on prend du recul, on se rend compte que le tout tient debout, malgré les imperfections.

Aujourd’hui encore, quand je repense à cette période, j’entends le bruit de la machine à laver, l’odeur du gratin dans le four, les rires des enfants dans le couloir, la voix de Louis qui dit : “Passe-moi la clé de douze.” C’était ça, notre symphonie. Pas une musique parfaite, mais une musique à nous.

Je n’ai pas vu venir le moment où tout a basculé. Ces années-là, je les croyais éternelles. Le travail, la maison, les enfants, les amis, les projets. Tout roulait. On parlait déjà de nos futurs voyages, des mariages à venir, des petits-enfants qu’on aurait un jour. La vie semblait tracée, simple, pleine. Je ne savais pas encore qu’un matin d’automne, en me regardant dans la glace, quelque chose viendrait fissurer cette belle routine. Mais ça, c’est une autre histoire.





40 ans, ma victoire contre le cancer

# Ma victoire

Je n'ai pas su tout de suite que ma vie venait de changer.

C'était un matin d'automne, banal. Il faisait encore un peu nuit, la salle de bain embuée sentait le savon. En me regardant dans le miroir, j'ai senti sous ma peau une petite boule, minuscule, rien du tout. J'ai pensé : "C'est sûrement un kyste, une bêtise." J'ai continué ma journée comme si de rien n'était.

Mais dans le fond de ma tête, quelque chose avait bougé.

Les semaines suivantes, j'ai attendu que ça parte. Ça n'est pas parti. J'ai fini par aller chez le médecin, à reculons. Les examens se sont enchaînés. On m'a dit de revenir avec quelqu'un pour les résultats. Cette phrase-là, je ne l'oublierai jamais.

Louis m'a accompagnée. Dans la salle d'attente, il lisait un vieux magazine à l'envers. Ses mains tremblaient légèrement. Quand le médecin a prononcé le mot, tout s'est arrêté. Cancer.

J'ai vu sa bouche bouger, ses yeux chercher les miens, mais je n'entendais plus rien.

Comme un grand silence dans les oreilles.

Je crois que j'ai pensé : ce n'est pas moi, ça arrive à d'autres.

Sur le chemin du retour, Louis conduisait lentement. Il a garé la voiture devant la maison, coupé le moteur, et il a dit seulement :

— On va y arriver, Emma.

C'était tout. Pas un mot de plus. Et c'est ce "on" qui m'a tenue debout.

Les jours suivants, j'ai tout préparé comme d'habitude : les repas, les lessives, le travail. Mais à l'intérieur, c'était le chaos. Les rendez-vous à l'hôpital, les bilans, les mots techniques qu'on note sans comprendre. Je faisais semblant de gérer, pour les enfants.

Un soir, j'ai trouvé un mot sur la table de la cuisine.

« Je ne sais pas comment t'aider. Alors je vais commencer par faire le café demain matin, et t'écouter quand tu voudras parler. » — Louis.

Je l'ai gardé longtemps, ce mot.

C'était simple, maladroit, mais c'était une promesse.

Les traitements ont commencé. Les premiers jours, j'ai cru que je tiendrais facilement. Puis la fatigue m'a rattrapée. La chimio, c'est un mot sec, mais c'est tout un monde : l'odeur du désinfectant, le froid du métal, les sourires forcés des infirmières. Je regardais le plafond, les heures s'étiraient.

Le corps change, c'est comme si on vivait dans la peau d'une autre. Les cheveux sont tombés d'un coup. J'ai essayé de faire bonne figure ; j'ai même ri le jour où Louis m'a dit :

— Tu ressembles à une actrice de cinéma, t'as la tête qui brille.

Je savais qu'il voulait me faire rire, alors j'ai ri.

Mais il y a eu des soirs plus durs. Les nausées, la peur, la sensation d'être inutile.

J'avais peur pour eux : pour mes enfants, plus que pour moi.

« Maman, j'ai mis ta photo dans mon cartable pour que t'ailles mieux. » — Julie (8 ans).

*Mon amour,*

Je n'écris pas souvent. Tu sais bien que je préfère réparer une lampe plutôt que d'aligner des phrases. Mais ce soir, la maison respire autrement et j'ai besoin de te parler avec des mots qui restent, au cas où ma voix tremblerait trop. Je ne promets pas des choses que je ne peux pas tenir. Mais je te promets ceci : je serai là demain matin, et après-demain, et encore après. Je ferai du café. J'irai chercher les médicaments. J'apprendrai si tu veux que j'apprenne. Je me fairai quand tu auras besoin de silence. Je parlerai quand le silence fera trop de bruit. Je te dirai que tu es belle même les jours où tu ne me croiras pas. Je t'écouterai quand tu auras envie de crier. Et si tu n'as plus envie de crier, je crierais un peu pour deux, mais à l'atelier, pour ne pas réveiller la maison.

Louis

Je l'ai trouvée dans mon sac, pliée en quatre, avec un autocollant de papillon. J'ai pleuré longtemps, sans bruit.

Mathieu, lui, avait quinze ans. Il se taisait beaucoup. Un jour, il a déposé sur ma table de nuit une assiette avec une tartine beurrée.

« J'ai rien dit parce que tu dors souvent, mais je t'aime, Maman. » — Mathieu.

Pas de grand discours, juste ça. Et ça valait toutes les médecines du monde.

Léa était trop petite pour comprendre. Elle venait s'allonger contre moi sur le canapé et posait sa tête sur mon ventre en disant :

— Je t'entends respirer.

Et moi, je respirais plus fort pour qu'elle l'entende mieux.

Les voisins déposaient des plats, les amis appelaient, la famille passait. Mais la maladie isole : les visages changent, la pitié fatigue plus que la douleur. J'avais honte de ma faiblesse, honte de ma lenteur.

Un matin, j'ai ouvert une vieille boîte à couture, celle de Jeanne, ma grand-mère. À l'intérieur, une enveloppe jaunie. Je l'ai ouverte.

« Ma petite Emma, si un jour la vie t'échappe des mains, ne t'accroche pas trop fort. Tiens-la doucement, comme une colombe. Elle reviendra d'elle-même. La foi, ce n'est pas de croire, c'est de continuer à aimer. — Jeanne. »

J'ai senti une chaleur me traverser. Elle n'était plus là depuis longtemps, mais ses mots m'ont parlé comme une main posée sur mon épaule.

Ma petite amie,

Je t'envoie un peu de plaisir, plaisir qui n'est pas facile de garder quand le battement accélérément, ma tension, j'arrive au moment où j'ajoute mes mots, mais je sais que les lettres engagent mieux que les versées dans ton fil. Peut-être lis-tu cette page tu senses tes doigts gris, tu sens que tu senses peur, tu sens que tu senses besoin d'une grande force pour faire venir ce dont une braise de feu trop étouffée entre les mains. Tu as pris une chose en utilisant : tu n'es pas le courage qui vient en premier, c'est la douleur. Tu crois que peur détruit tout, il faut sortir les sorts. Tu crois l'inverse : il faut désemer les grêles. Tu ne te laisse apprivoiser quand tu ne le veux pas, c'est vrai pour les peurs se renforcent comme les étagères, tu sens - un grêle, puis à dire longtemps qui n'est plus fort.

En te parlant souvent de ta fil, tu as contracté avec des grands mots, des larmes, ses réactions. Pour moi, la fil, c'est de continuer à mettre la braise même quand on n'a pas faim, c'est de faire échouer le feu pour qu'il y ait de la mort, tant, c'est de croire que la prochaine marmite renverra quelque chose, même si, aujourd'hui le soleil est au ras du fil, et n'est pas beaucoup de ce qu'il a été, il est beaucoup de ce qu'il a été, sans rien faire.

Tu sens des peurs et tu perspires, des gênes, des choses, des humains qui entrent que tu es revenue plus petite, de te pressurer que pour te corder de tout et de n'importe quoi. Laisse un peu de place. Le soleil, c'est l'endroit où la lumière entre, les marmots sont placés systématiquement aux environs des gîtes aussi. L'essence de la peur pour ce qui vit, même si tu ne sais pas pourquoi son nom, tu sais de manière un peu plus. Tu sens ces contacts - tu pous, tu vas travailler, de fatiguer, de flétrir, tu as à faire échouer, tu sens que l'on faudrait pas, peut-être quand l'on faudrait se faire, tu sens exactement comme nous tous : tu sais que le peur, alors, quand tu fais une chose, tu l'as faite pas de moi, mais de ta bête, regardant la la bête, tu apprends plus rouge à tout les fonds : elle saura à exiger d'autres larmes plus tard, elles ne se perd, va faire, tant se transformer - même les oreilles.

Quand la maladie devient trop forte pour être frappé toujours à la partie de quelqu'un que l'on aime, fil ou fils, souviens-toi de moi : n'entre pas en guerre contre ton corps. Jusqu'à nous, malades entre à un effort fatiguel. Offre-toi du temps, des gestes tendres des doigts. Si tu sens se sentir, tu es heureuse. Mais tu dois prendre pour accroché à apprivoiser la peur comme tu apprivoise un chat sauvage : sans brusquerie, sans cris, avec sa présence et un peu de battement.

À ta place, faire le sens n'est pas. Les larmes lacent la pensée que les peurs déposent sur l'âme. Mais absolument pas les larmes de tristesse : en les évitant mal et en soy étouffé plus basse encore. Une fois les larmes coulées, entre la tristesse. Regarde la mélodie des marmots : ils ne restent jamais au même endroit très longtemps, c'est leur religion à eux.

Ainsi, les meilleures amies. Elles se souviennent plus souvent que les personnes, un souvenir qui sent le soleil, une solaire bâtarde qui a connu toutes les fêtes, une personne un peu vite grisé d'amour en équation des personnes de terre, une rose rouge trop lit parmi celles qui ont quitté l'âme - et justement, on vous en prétendre. Tu sais, je ne témoins pas des recettes de bonheur, seulement des habitudes de tendresse, c'est plus tendre qu'en soi.

Te ferme bien sur le front, comme quand tu t'assieds dans la cuisine, la jupe collée à la table, entre. Le monde n'est pas toujours doux, mais tu, tu pour l'être, c'est siège bouillant.

Amour

Les mois ont passé. Les saisons aussi, je ne les voyais plus. J'ai perdu mes repères : plus de travail, plus de rythme, seulement des journées à compter les heures.

Louis s'occupait de tout, sans jamais se plaindre. Il faisait les courses, préparait le dîner, coupait mes cheveux quand ils tombaient par poignées. Il disait :

— On tond le terrain avant le printemps, c'est tout.

Et il ajoutait :

— On replantera mieux après.

Je l'aurais épousé une deuxième fois rien que pour ces phrases-là.

Un soir de février, j'ai voulu sortir. Juste marcher un peu. Le froid m'a surprise, le monde me semblait différent : les bruits plus forts, les odeurs plus nettes. J'ai levé les yeux vers le ciel, il y avait une étoile très brillante. J'ai pensé : "Je suis encore là." C'était simple, mais c'était énorme.

Au fil des semaines, les résultats ont commencé à s'améliorer. Les médecins souriaient. Je n'osais pas y croire. Puis, un jour, le docteur a dit : "C'est fini."

Je l'ai regardé sans comprendre. "Fini", ce mot-là, je ne savais pas s'il voulait dire "guérie" ou "en sursis".

En rentrant, Louis m'attendait dans la voiture. Il m'a regardée, j'ai juste hoché la tête. Il a fermé les yeux, longuement. Puis il a sorti de sa poche un petit papier plié.

« On a traversé l'hiver. Laisse-moi t'emmener voir le printemps. — Louis. »

Alors on est partis.



Pour mes cinquante ans, il avait organisé une fête. Une vraie. J'ai d'abord refusé. J'étais fatiguée, j'avais peur du bruit, de l'émotion. Il a insisté :

— Ce n'est pas une fête pour ta maladie, c'est une fête pour la vie.

Alors j'ai cédé.

La maison s'est remplie : la famille, les amis, les enfants, des ballons, de la musique. Je portais une perruque courte, un peu trop brillante, mais je m'en fichais. Julie a collé des guirlandes en papier, Mathieu a préparé une playlist, Léa m'a offert un dessin de nous deux main dans la main.

À minuit, ils ont apporté un gâteau. Louis a posé sa main sur mon épaule et a soufflé :

— Fais un voeu.

J'ai dit :

— Non, cette fois, je remercie.

Et tout le monde a applaudi.

« Maman, t'es belle même sans cheveux. Je t'aime plus que mon doudou. » — Léa (5 ans).

C'est bête, mais je crois que j'ai retrouvé confiance ce soir-là.

Les mois suivants ont été pleins d'une énergie nouvelle. J'avais l'impression de redécouvrir la vie : la lumière du matin, le goût du café, la musique de la pluie.

Louis m'a proposé un voyage. J'ai cru à une blague.

— Une croisière, imagine un peu ! Nous deux, la mer, le

soleil.

J'ai ri :

- Tu plaisantes, avec ton mal de mer ?
- J'ai déjà navigué sur pire que les vagues.

Alors on est partis.

La Méditerranée. Le bleu à perte de vue, le vent chaud, les ports pleins de rires. J'avais un foulard sur la tête, mes cheveux repoussaient comme un champ après la neige. Les gens ne me regardaient plus comme une malade, juste comme une femme en vacances.

Le soir, sur le pont, on restait assis en silence. La mer faisait ce bruit d'éternité qu'on n'oublie pas. Louis a posé sa main sur la mienne et a murmuré :

« Tu vois, la maison en bois, je ne l'ai jamais construite. Mais j'ai bâti une vie avec toi. Et c'est plus solide que tout.  
»

J'ai fermé les yeux. J'aurais voulu que le temps s'arrête là.

On est rentrés bronzés, plus vivants que jamais. Les enfants nous ont accueillis avec des fleurs et des gâteaux ratés. J'ai ri, j'ai pris des photos.

À partir de là, j'ai changé ma manière de vivre. J'ai arrêté de courir. J'ai repris le travail à mi-temps, juste pour voir les collègues, pour me sentir utile. Le reste du temps, je profitais.

On a acheté une petite maison dans le bassin d'Arcachon. Un vrai coin de paradis. Pas grande, mais baignée de lumière. J'ai choisi les rideaux, les couleurs, les plantes.

Louis a refait la terrasse, planté un olivier. Il disait :

— Quand il grandira, on saura qu'on a bien vieilli.

Je passais mes journées à marcher sur la plage, à sentir le vent, à écouter les mouettes. J'avais retrouvé l'appétit de vivre, doucement, simplement.

Un matin, en rangeant un tiroir, j'ai retrouvé un autre mot. Je ne sais pas quand Louis l'avait glissé là.

« Merci d'avoir tenu. Merci de m'avoir laissé avoir peur sans me le reprocher. On a eu mal, mais on a gagné. Maintenant, on vit. — Louis. »

Je crois que j'ai pleuré toutes les larmes que je n'avais pas versées pendant les traitements.

Léa venait souvent me rejoindre sur la terrasse. Elle s'asseyait à côté de moi, en tailleur, et dessinait.

Un jour, elle m'a tendu une feuille.

« Maman, tu sens bon la lessive et le courage. »

J'ai ri, mais j'ai senti ma gorge se serrer.

Julie, elle, avait grandi. Elle m'appelait souvent pour me raconter ses études, ses amours, ses projets. Elle disait :

— T'as changé, Maman. Tu souris plus.

Je lui répondais :

— Non, je souris pareil. C'est juste que maintenant, j'en profite.

Mathieu venait aider son père pour les travaux. Parfois, je les voyais tous les deux, penchés sur un plan, concentrés,

complices. Et je me disais : ça, c'est ma victoire. Pas le cancer vaincu, non : cette image-là, de mes hommes ensemble, de la vie qui continue.

J'ai repris goût aux petits rituels : préparer le café, étendre le linge, arroser les fleurs, remonter mes boîtes à musique. La vie ordinaire, c'est ce qu'il y a de plus extraordinaire quand on a cru la perdre.

Une fois, Louis m'a dit :

— Tu te rends compte, Emma, on a failli ne plus avoir tout ça.

Je lui ai répondu :

— Justement, on l'a. Alors profitons.

Il a hoché la tête et a ajouté :

— T'as toujours le dernier mot, hein.

— Non. J'ai juste la dernière chance.

Le soir, quand le soleil descendait sur le bassin, je regardais la lumière glisser sur l'eau. Tout était calme. J'entendais les rires des enfants au loin, le cliquetis des volets. Et je me disais : Je suis passée de l'autre côté.

Pas guérie, pas réparée, mais vivante.

J'ai compris que les épreuves ne s'effacent pas, elles se transforment. Elles deviennent une sorte de musique de fond : parfois discrète, parfois trop forte, mais toujours là pour rappeler ce qu'on a traversé.

Je garde dans une boîte toutes les lettres, les dessins, les petits mots. Quand ça va moins bien, je les relis.

« On a eu peur ensemble, maintenant vivons fort ensemble. — Louis. »

C'est celui-là que je préfère. Il est un peu froissé, taché de café, mais il chante encore.

Aujourd'hui, je peux dire que j'ai gagné, pas contre la maladie, mais avec la vie. Parce que j'ai appris à ne plus attendre qu'elle soit parfaite pour l'aimer.

J'ai appris à remercier le matin d'exister, à accepter le soir de s'endormir, à sourire à tout ce qui tient encore debout malgré les fissures.

Quand je repense à cette période, je n'y vois pas que la douleur. J'y vois aussi tout ce qui m'a sauvée : une main, une voix, un rire, un mot.

Et peut-être que, finalement, c'est ça la victoire : continuer à voir la beauté, même au milieu de la peur.



Notre voyage à Venise

# Les grands plaisirs de ma vie

Je crois qu'après la maladie, on apprend à vivre autrement. Pas plus fort, pas plus vite. Non, autrement.

Avant, j'étais toujours pressée. J'avais peur de rater quelque chose, alors je remplissais mes journées comme on remplit un panier. Maintenant, je choisis. J'enlève, j'allège, je respire. Je crois que c'est ça, le vrai luxe : ne plus courir.

Les matins sont redevenus mes amis. Je me lève tôt, souvent avant Louis. J'aime ce moment où la maison dort encore. J'ouvre les volets doucement, pour ne réveiller personne. La lumière entre, grise ou dorée selon la saison. J'écoute le bruit du vent, les oiseaux, le cliquetis du chauffe-eau. Je prépare le café. J'adore cette première tasse. Elle a le goût du calme.

Louis arrive toujours quelques minutes plus tard, les cheveux ébouriffés, sa tasse à la main. Il ne parle pas tout de suite. On boit en silence. Parfois, il me regarde et dit :

— On est bien, hein ?

Et moi je réponds :

— Oui, on est bien.

C'est devenu notre façon à nous de dire "je t'aime" sans mots inutiles.

J'ai repris mes habitudes du marché. Les mêmes depuis trente ans. Le marchand de pommes qui m'appelle "la dame aux foulards", la fromagère qui me fait goûter du comté "juste pour vérifier s'il est encore bon", et la fleuriste qui me glisse toujours une rose en plus "pour le moral".

Je marche lentement. Je prends le temps de regarder les couleurs, les visages, les saisons dans les étals. En hiver,

les choux, les poireaux, les oranges. Au printemps, les asperges, les fraises, les premières fleurs. Je ne fais pas de liste, j'achète au feeling. J'aime rentrer les bras chargés, comme si la vie entière tenait dans mon panier.

J'aime aussi mon petit rituel à l'épicerie du village. J'y vais presque chaque jour, même quand je n'ai besoin de rien. L'épicerie, c'est un peu mon théâtre : les mêmes têtes, les mêmes plaisanteries, la même chaleur. J'y connais tout le monde.

Les gens m'appellent "Madame Emma", ce qui me fait sourire.

Quand j'entre, on me dit :

— Alors, toujours debout ?

Je réponds :

— Toujours.

Et on rit. C'est léger, mais c'est précieux.

Je crois que j'ai toujours eu une âme d'épicier. Petite, je rêvais de rendre la monnaie, de dire "merci, à bientôt", de voir les visages défiler, de sentir le papier kraft, le sucre, le café moulu. Il y a quelque chose de rassurant dans ces gestes. Aujourd'hui encore, j'aime peser les fruits, écrire le prix à la craie, plier les sacs. J'ai toujours un peu cette manie de vouloir que tout le monde reparte avec un sourire.

Mes après-midis sont calmes. J'aime écouter la radio, lire quelques pages d'un livre, ou ne rien faire. Parfois, je vais marcher sur la plage. Le bassin d'Arcachon, c'est ma respiration. La mer me parle, elle me met à ma place. Elle me rappelle que tout passe, que rien n'est figé. Je regarde les mouettes, les pêcheurs, les enfants qui creusent dans le sable. J'écoute le bruit de l'eau contre le rivage. Il n'y a pas plus

belle musique.

J'aime aussi mes dimanches soirs. C'est devenu un rituel. Louis le sait. Il ne me parle pas pendant ce moment-là.

Je m'installe sur le canapé, une tablette de chocolat au lait à la main, et je regarde un film romantique, toujours le même genre : des histoires qui finissent bien. J'en connais les répliques par cœur, mais je ne m'en lasse pas. Louis passe la tête dans le salon :

— C'est encore celui avec Richard Gere ?

Je réponds :

— Oui, et je pleure toujours au même moment.

Il secoue la tête, mais il sourit. C'est notre petite comédie.

Je crois que le bonheur, c'est ça : une somme de choses minuscules. Un geste, un parfum, une habitude. Ce n'est pas grand, ce n'est pas spectaculaire. C'est même souvent invisible. Mais c'est ce qui tient le monde.

Il y a aussi les voyages. Pas beaucoup, mais assez pour en avoir plein la tête.

Le premier, après la maladie, c'était la Méditerranée. Et puis il y a eu la Guadeloupe. Un rêve. Le sable blanc, la mer tiède, les fruits qu'on mange avec les doigts, le rhum trop fort qui fait rire.

Je me souviens d'une femme là-bas, sur le marché. Elle m'avait dit :

— Ici, madame, la vie est lente. Si vous allez trop vite, elle vous rate.



Je crois que j'ai compris exactement ce qu'elle voulait dire.

Le matin, on marchait le long de la plage, Louis et moi, les pieds nus dans l'eau. On ramassait des coquillages.

Il y avait des enfants qui jouaient au ballon, des pêcheurs qui réparaient leurs filets, des musiques qui sortaient des maisons. La vie vibrait.

Un soir, on a regardé le soleil tomber dans la mer. Louis a dit :

— On dirait un fruit qu'on laisse tomber dans du miel.

C'était ça, exactement.

Et puis il y a eu Venise. Ce voyage-là, c'était un symbole. Notre première escapade après la tempête. Je voulais voir la beauté, sentir que j'étais encore capable d'émerveillement.

Venise... j'en rêvais depuis toujours.

Quand on est arrivés, j'ai eu les larmes aux yeux. Tout était plus beau que dans les livres. Les façades, les reflets, les bruits de pas sur les ponts. On s'est perdus dans les ruelles, on a mangé des glaces au citron, on a ri parce qu'on se trompait de vaporetto à chaque fois.

Et puis, un soir, Louis m'a dit :

— Je t'emmène faire un tour de gondole.

J'ai protesté :

— Mais c'est pour les touristes !

Il a insisté. Et on est montés.

Le gondolier chantait doucement. Le vent était tiède. Louis tenait ma main.

Il a dit :

— Tu vois, Emma, la maison en bois aurait été moins romantique que ça.

On a ri. C'était vrai. Ce voyage, c'était notre cadeau de survie. Une parenthèse après la peur. Une preuve que la vie savait encore être belle.

Mais mes plus grands plaisirs, ce sont eux : mes enfants, mes petits-enfants.

Ils sont mon énergie, mon moteur, mon rire.

Quand ils arrivent à la maison, on dirait une tempête de bonheur. Des chaussures partout, des rires, des jouets, des miettes sur la table.

Louis râle toujours un peu, mais je sais qu'il adore ça.

Moi, je suis la grand-mère gâteau, c'est sûr. Je les gâte, je le sais, mais je ne peux pas faire autrement. Quand je vois leurs yeux briller, je retrouve mes enfants à moi.

Il y a Mathieu, le calme, le réfléchi, celui qui m'écoute en silence. Il a gardé la pudeur de son père. Il parle peu, mais il agit. Quand il passe à la maison, il répare toujours quelque chose, une ampoule, une porte, une poignée. Je lui dis :

— Tu viens voir ta mère ou tu viens bricoler ?

Il répond :

— Les deux.

Et il sourit. Ce sourire-là, c'est tout Louis.

Julie, elle, c'est l'énergie pure. Toujours en mouvement, toujours une idée, une histoire, un projet. Elle m'appelle souvent :

— Maman, tu crois que je devrais changer de travail ?

— Maman, tu crois qu'on peut aimer deux fois ?

Je lui réponds comme je peux. Parfois juste :

— Fais ce qui te rend légère.

Elle rit, elle dit que je parle comme un livre de citations. Peut-être. Mais elle m'écoute, je le sais.

Et puis Léa, ma petite dernière. Mon cadeau tardif. Celle qui m'a redonné goût au jeu. Elle est venue souvent pendant mes traitements, elle a grandi à côté de la peur, mais elle n'a gardé que la tendresse.

Elle me dit parfois :

— Tu sais, Maman, quand je serai grande, je veux être comme toi.

Et moi, je réponds :

— Non, sois toi. C'est encore mieux.

Mes petits-enfants, eux, c'est la lumière du soir dans ma vie. Ils me font rire, ils me fatiguent, ils me remplissent. J'en ai sept. Sept soleils, comme j'aime dire.

Quand ils courrent partout dans la maison, j'ai l'impression que les murs rajeunissent.

Je fais des gâteaux, des crêpes, des tartes. Ils lèchent la

cuillère, ils se disputent, ils se réconcilient.

Le soir, quand ils repartent, la maison paraît soudain trop grande. Mais elle sent encore la vanille et les rires.

Louis et moi, on a nos petits rituels.

Le soir, on dîne tôt. On écoute un peu la radio. On refait le monde à notre manière. Il se moque gentiment de mes émissions sentimentales, moi de ses bricolages qui prennent trois semaines.

Et puis, on parle du passé. Pas avec nostalgie. Juste pour s'en souvenir.

— Tu te rappelles, la foire à Caen ?

— Je m'en souviens comme si c'était hier.

— Et la bille bleue ?

— Toujours dans ma boîte à secrets.

On se regarde, et tout est dit.

Je n'ai plus besoin de grands projets. Ce que j'ai, me suffit.

Un repas partagé, une promenade, un rire, une fleur qui s'ouvre.

J'ai compris que le bonheur, ce n'est pas d'avoir plus, c'est de savourer mieux.

Je n'ai plus peur du temps. Il ne m'effraie plus. Je le regarde passer avec douceur. Il m'a tout pris et tout rendu autrement.

Parfois, le soir, quand la lumière baisse sur le bassin, j'écoute mes boîtes à musique. Je les remonte une à une. Elles jouent des mélodies un peu fausses, un peu usées, mais pleines

d'âme.

J'en ai une que Louis m'a offerte après ma guérison. Elle joue La vie en rose. Il m'avait dit :

— C'est pour te rappeler que tu la vois mieux que personne, maintenant.

Il avait raison.

Alors je la fais jouer souvent. Le son est un peu grêle, mais chaque note me ramène à tout ce que j'ai aimé, à tout ce que j'aime encore.

Et quand la dernière note s'éteint, je ferme les yeux.

Je pense à tout ce que j'ai vécu. À tout ce que j'ai traversé.

Et je me dis : oui, la vie est belle. Pas parfaite, mais belle.

Je crois qu'on passe trop de temps à chercher le bonheur loin. Le mien, je l'ai trouvé ici, dans les petites choses.

Dans le goût du café, le bruit du vent, le rire de mes enfants, la main de Louis dans la mienne.

Dans la paix simple d'un soir d'été, dans la lumière qui s'éteint lentement, sans faire de bruit.

Et je remercie.

Pour tout. Pour chaque matin. Pour chaque saison. Pour chaque sourire.

Pour la chance d'être encore là, un peu cabossée, mais debout.

Pour la vie, simplement.





Elia (4ans), Sophie (8ans), Thomas (6 ans)

# Pour vous mes enfants

Je ne sais pas trop comment on commence une lettre comme celle-ci. Peut-être comme on parle le soir, quand la maison est silencieuse, quand on sent que les mots viennent du fond du cœur et qu'ils ne reviendront pas en arrière.

Je n'ai rien de grand à vous révéler, pas de secrets, pas de leçons. Juste des morceaux de vie, un peu d'amour, et la certitude que vous êtes ce que j'ai fait de plus beau.

Aujourd'hui, la vie a ralenti.

Ce n'est pas triste, c'est naturel. J'avance plus doucement, je fais les choses à mon rythme. Je n'ai plus besoin d'aller loin pour être bien. Mon bonheur tient dans le bruit du vent, dans une tasse de café chaud, dans le rire d'un de mes petits-enfants qui s'échappe d'une autre pièce.

Je regarde souvent par la fenêtre. Le ciel change tout le temps, mais je l'aime comme ça. Je crois que la beauté, c'est justement ce qui ne dure pas.

Les enfants sont grands maintenant, et les petits grandissent à leur tour. Vous avez vos vies, vos maisons, vos amours, vos soucis aussi. Et moi, je vous regarde avec fierté.

Je me dis que le temps ne m'a pas volé grand-chose, finalement. Il m'a donné de quoi aimer plusieurs fois, différemment, intensément.

Je vous imagine parfois, en train de lire ces lignes. Peut-être ensemble, peut-être chacun de votre côté. Peut-être un jour où il pleuvra, ou un jour où vous aurez besoin d'entendre ma voix. Alors je vais vous parler simplement, comme toujours.

Je voudrais que vous sachiez que je n'ai pas de regrets.

J'ai eu peur, oui. J'ai eu mal, souvent. Mais j'ai ri aussi, énormément. Et j'ai aimé plus encore. J'ai aimé vos rires, vos

cris, vos silences, vos absences parfois.

J'ai aimé être votre mère, même dans les moments où j'avais l'impression de ne pas être à la hauteur. Vous m'avez appris la patience, le pardon, la joie, la résistance. Vous m'avez changée, grandie, portée.

Je me souviens de chacune de vos naissances. De vos odeurs, de vos premiers regards. Vous étiez si différents, et pourtant vous aviez tous la même lumière.

Et cette lumière, vous la portez encore.

Mathieu, mon grand, mon calme, mon roc.

Toi qui as toujours eu cette douceur timide, ce sens de la justice, ce besoin que tout ait du sens. Tu m'as appris la confiance. Tu es devenu un homme bon, un père attentif, un mari solide.

Je sais que tu doutes parfois de toi, que tu veux bien faire tout le temps, que tu portes plus que ta part. Lâche un peu, de temps en temps. Respire. Le monde ne s'écroulera pas si tu t'arrêtes une heure pour regarder la mer. Tu es fait pour aimer, pas pour porter le poids de tout.

Julie, ma tendre, ma solaire.

Toi qui veux toujours aider, consoler, réparer. Tu as hérité de mon cœur trop grand et de ma manie de vouloir tout arranger. N'oublie pas de penser à toi. L'amour que tu donnes, garde-en un peu pour ton propre cœur.

Tu as cette façon de rire en haussant les épaules, de parler en bougeant les mains, de croire que tout est possible. Continue. Le monde a besoin de gens comme toi. Mais protège ton feu : il est beau, mais fragile.

Et Léa, ma petite dernière.

Toi qui m'as redonné envie de croire aux recommencements.  
Tu es vive, curieuse, imprévisible. Tu es ma lumière d'après la pluie.

Ne perds jamais ce rire qui fait danser les murs. Ce rire-là, il vaut tous les remèdes du monde.

Tu es née à un moment où j'avais peur, et tu as été ma preuve que la vie sait toujours se renouveler. Garde ça en toi : chaque fin cache un début.

Et à vous, mes sept petits trésors, mes petits-enfants :

Vous êtes mes racines nouvelles, mes fleurs tardives. Vous êtes la vie qui continue, l'amour qui s'étire au-delà de moi.

Je vous regarde courir, tomber, vous relever, rire, inventer, et je me dis que tout va bien. Que le monde a encore de la beauté tant que vous êtes dedans.

Vous ne me connaissez pas encore comme femme, seulement comme grand-mère. Mais sachez que je n'ai pas toujours su, que j'ai appris, moi aussi, pas à pas. Que la tendresse, ça se cultive, comme les roses d'Yvette : ça pique un peu, mais ça sent bon.

Je voudrais vous dire une chose, à tous : n'attendez pas.

N'attendez pas le bon moment pour être heureux, le bon salaire, la bonne maison, le bon amour. La vie, c'est maintenant, pas demain.

Dites "je t'aime" quand vous le pensez. Dites-le même mal, même trop tard.

Demandez pardon sans chercher à avoir raison. Pardonnez même quand on ne vous le demande pas.

Ne gardez pas vos beaux mots pour les enterrements, vos rires pour les week-ends, vos rêves pour la retraite.

Et surtout, ne laissez jamais le silence gagner. Parlez. Écrivez. Criez s'il le faut. La parole, c'est le fil qui nous relie les uns aux autres.

Je me rends compte que vieillir, ce n'est pas s'effacer, c'est changer de lumière.

Avant, je brillais pour éclairer la maison. Maintenant, je l'éclaire doucement, depuis l'intérieur.

Le bonheur que j'ai construit, vous en portez chacun un morceau. Alors ne pleurez pas si, un jour, je ne suis plus là pour le dire. Regardez autour de vous : il y aura toujours quelque chose de moi quelque part.

Dans un geste, dans un mot, dans une odeur de confiture, dans une musique un peu éraillée.

Quand vous verrez une rose rouge s'ouvrir, pensez à Yvette, votre arrière-grand-mère. Elle aurait adoré vous voir rire.

Quand vous sentirez l'odeur du bois, pensez à André, à ses mains pleines de sciure, à sa patience.

Quand vous entendrez une cloche d'église, pensez à Jeanne, à sa foi tranquille, à sa façon de dire que le ciel est toujours là, même derrière les nuages.

Et quand vous regarderez le ciel après la pluie, pensez à moi.

Je vous imagine souvent ensemble, autour d'une table.

Je vous entends rire, parler fort, vous interrompre, refaire le monde.

C'est tout ce que je souhaite : que la maison reste pleine de bruit, d'amour, de désordre, de vie.

J'ai souvent pensé que la vie, c'était comme le bois qu'André travaillait. Elle garde les traces, les marques, les cicatrices.

Et c'est ça qui la rend belle. Les surfaces trop lisses n'ont pas d'histoire.

Alors ne cherchez pas la perfection. Cherchez le vrai.

Aimez les gens comme ils sont, pas comme vous voudriez qu'ils soient.

Acceptez de ne pas tout comprendre, de ne pas tout maîtriser.

Riez de vous-mêmes, souvent. C'est la meilleure façon de vieillir heureux.

Si j'avais une dernière recommandation, ce serait celle-là : soyez tendres.

Avec les autres, oui. Mais surtout avec vous-mêmes.

Ne vous en voulez pas d'avoir peur, d'avoir mal, d'avoir manqué, d'avoir échoué. Tout ça fait partie du voyage.

Ce n'est pas la réussite qui compte, c'est la manière dont on aime pendant qu'on avance.

Je n'ai pas de grands biens à vous laisser. Pas de fortune, pas de bijoux, pas de secrets cachés dans un coffre.

Mais j'ai cette lumière que la vie m'a donnée, et je vous la transmets.

Elle n'est pas éclatante, elle ne brille pas fort, mais elle ne s'éteint jamais.

C'est la lumière des gestes simples, de la bonté, de la patience.

C'est elle que vous trouverez, peut-être sans le savoir, dans votre façon d'écouter, d'aimer, de pardonner.

Et quand le monde vous semblera trop lourd, asseyez-vous un moment.

Respirez. Regardez autour de vous.

Il y a toujours quelque chose de beau, même dans le chaos. Un rayon de soleil sur une tasse, un enfant qui rit, un inconnu qui vous sourit dans la rue.

Ces petites choses, ce sont les preuves silencieuses que la vie continue de nous aimer, même quand on l'oublie.

Si un jour vous relisez ces mots, sachez que je suis encore là, d'une certaine manière.

Dans vos gestes, dans vos rires, dans vos souvenirs.

Je n'ai pas disparu : j'ai simplement changé de place.

Je suis dans les choses que vous aimez, dans les parfums qui vous apaisent, dans les musiques qui vous émeuvent.

Et si vous fermez les yeux, vous m'entendrez encore dire, comme autrefois :

— *Allez, respirez, tout va bien.*

*Je vous aime plus que ce que les mots peuvent dire.*

*Et ça, rien ne l'effacera jamais.*



# Épilogue

Voilà.

Je crois que j'ai tout dit. Ou presque.

Il reste sûrement des détails que j'ai oubliés : des visages, des lieux, des phrases. Mais ce n'est pas grave. Ce qui compte, je l'ai gardé ici, dans mes mots, dans mes silences aussi.

Ce magnétophone a entendu mes rires, mes hésitations, mes soupirs. Il a capté les bruits du monde autour de moi : une tasse qu'on pose, une porte qui claque, un oiseau qui passe, le souffle du vent dans les volets. C'est ma musique à moi, celle de ma vie.

Si vous écoutez ces mots un jour, sachez qu'ils sont pour vous. Pas pour me souvenir de moi, mais pour que vous vous souveniez de vous.

De ce que nous avons été ensemble.

D'où vous venez, de ce qui vous porte, de ce qui vous traverse. Je ne laisse pas une grande histoire, seulement une trace simple. Un chemin avec des bosses, des éclats, des virages, des odeurs de confiture et de sciure, des voix d'enfants, des mains qui se cherchent et se retrouvent.

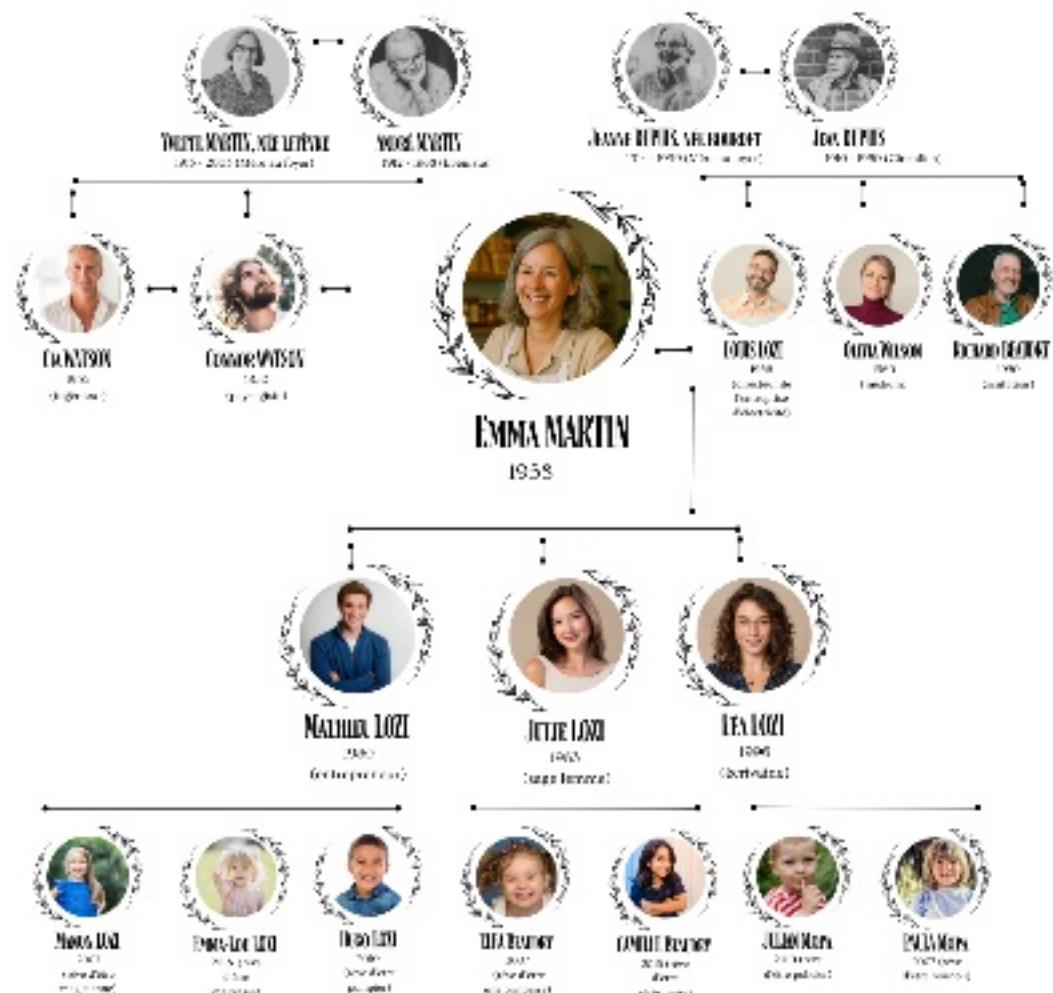
Une vie ordinaire, oui. Mais j'ai fini par comprendre que l'ordinaire, c'est ce qu'il y a de plus extraordinaire. Je repense souvent à mon grand-père André. Il disait que le bois garde tout : les chocs, les marques, les cicatrices. Je crois que les gens aussi.

Nous sommes faits de nos blessures autant que de nos bonheurs. Et au fond, c'est dans les fissures que passe la lumière. Je n'ai plus peur du temps. Il ne prend rien, il



# FAMILLE D'EMMA LOZZI

## Arbre Généalogique







Conception du livre : MémoVie

Achevé d'imprimer en Octobre 2025 pour le compte de  
MémoVie

[contact@memovie.fr](mailto:contact@memovie.fr)

